

A Payerne

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Aux nouveaux abonnés. — Les nouveaux abonnés à dater du 1^{er} juillet, recevront gratuitement le Conteur d'ici à fin juin.

A Payerne.

Monsieur le Rédacteur,

— Comment ! allez-vous dire en ouvrant ma lettre, c'est la tante Gritelet qui m'écrit ! Elle n'est donc pas morte ! Mais elle doit être aussi vieille que les grands chemins !

Pas tout à fait, monsieur le Rédacteur ; on n'est pas d'hier, c'est vrai, on a entendu souffler bien des bises, on n'est plus si allante qu'autrefois, depuis que les rhumatismes sont venus et que les jambes sont parties, mais enfin le coffre est toujours bon et la vieille femme qui vous écrit aujourd'hui est bien la même Gritelet que vous avez connue autrefois, il y a... au fait, à quoi bon vous dire combien d'années et vous rappeler que vous aussi vous avez vieilli.

Si je vous écris, Monsieur le Rédacteur, ce n'est pas pour dissenter sur nos âges, et regretter le temps passé. C'est tout simplement pour vous raconter une petite équipée que je fis l'autre dimanche à Payerne. A Payerne, à la *Reine Berthe* ! Mon Dieu, oui ! Vous allez me traiter de vieille folle, et me demander depuis quand je cours les spectacles. Ah ! c'est qu'il y a spectacle et spectacle, et une vieille patriote comme moi ne fait pas de difficulté pour se déranger quand il s'agit d'assister à une manifestation de notre vie nationale.

Aussi, dimanche dernier, je n'ai pas hésité. J'ai pris ma canne et mon panier, mis la clef de ma maisonnette dans ma poche et je suis partie.

Ah ! cette reine Berthe, c'est qu'elle occupe une place considérable dans mes souvenirs. Que de fois, dans ma jeunesse, n'ai-je pas rêvé que j'allais la voir apparaître, montée sur son palefroi, douce et majestueuse, grave et sévère. Que de fois, auprès du foyer, n'ai-je pas entendu ma grand-mère chanter de sa voix tremblotante la vieille romance qu'accompagnait discrètement le chant du rouet.

Ainsi que moi filait jadis
La reine Berthe en son pays. — Je file.
Par nos rouets, par nos chansons,
Les soirs d'hiver nous abrégeons.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Et je vois encore la brave ancienne me regarder en souriant quand elle arrivait à ce couplet :

Ne tordez ni trop, ni trop peu,
Mais gardez un sage milieu. — Je file.
Fille qui songe à son amant
Va trop vite ou trop lentement.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

A vrai dire, j'avais un peu d'appréhension. Je craignais que le spectacle que j'allais voir ne fût au-dessous de ce que mon imagination avait rêvé. On n'arrive pas à mon âge — mettons si vous voulez que, comme les jolies femmes, je suis entre dix-huit et huitante — on n'arrive pas à mon âge sans avoir été souvent désillu-

sionnée et je me demandais ce qui resterait de la douce figure si souvent entrevue dans mes rêves.

Eh bien, non, je n'ai pas été déçue et je ne regrette nullement ma course, ni la chaleur et la soif que l'on endurait sur l'estrade.

Vous ferai-je un compte-rendu détaillé de la pièce ? Hélas, ma plume est bien pauvre pour vous décrire la splendeur des décors et des costumes. Une analyse et une critique ! Laissons cela à de plus habiles que moi.

La pièce est une série de tableaux représentant la bonne reine Berthe à différentes époques de son existence ; dès sa jeunesse à sa mort, tableaux qu'aucune intrigue ne lie entre eux. Plutôt qu'une pièce, c'est une histoire illustrée de la reine Berthe, et franchement, j'aime autant cela.

Nous la voyons, jeune fille, demander à l'abbé de St-Gall de lui procurer les moyens d'apprendre le latin ; jeune reine, rendre la justice dans son château de Chavornay, récompenser la petite bergère qu'elle trouve filant en gardant son troupeau et railler agréablement ses dames de compagnie qui lui font la cour en apparaissant avec des quenouilles. Nous la voyons, jeune mère, instruire ses enfants. Puis nous assistons à ses épreuves, avec le débauché qui fut son second mari, et, enfin, à sa mort, l'un des tableaux les plus solennels et les plus émouvants.

Ce que je voudrais dire, c'est le plaisir que j'ai éprouvé en constatant le zèle, le courage, l'entrain qu'il a fallu à la population de Payerne pour mener à bien une œuvre pareille. On voit que chacun s'est mis de tout cœur à la besogne. On sent qu'on est devant des acteurs passionnés et convaincus, qu'anime un souffle patriotique. Les rôles les moins importants sont soignés. Impossible de dire qui joue le mieux. Chacun a oublié son individualité pour entrer dans la peau du personnage qu'il représente et les figurants jouent avec autant de conviction que les premiers rôles.

J'avais dit que je ne ferais pas de critiques, et cependant il en est une que je ne puis retenir. La diction a été très soignée, et l'on a eu raison quand il s'est agi des rois et des nobles, mais pourquoi, grand Dieu, n'a-t-on pas laissé aux paysans leur bon accent vaudois ? Vrai, ces paysans ne sont pas de chez nous ! La jeune Pernelle et le père Anselme n'eussent-ils pas été bien plus vrais avec un petit accent broyard ?

Cela peut vous paraître outré ce que je dis là, mais que voulez-vous, je suis vaudoise jusqu'au bout... de la langue, c'est le cas de le dire.

Quoi qu'il en soit, j'ai été émue, oui émue jusqu'aux larmes quand, au son de toutes les cloches de Payerne, la bonne reine a expiré, et j'ai vu autour de moi bien des mouchoirs qui se tiraient en cachette.

Je ne dirai pas toutes les réflexions que j'ai faites ensuite. Vous les traiteriez de radotages de vieille femme. Je voudrais seulement dire à nos amis de Payerne qu'ils ont fait une œuvre du plus pur patriotisme en faisant renaître la

belle figure de la reine Berthe et en nous présentant ce modèle, que ce travail doit contribuer à faire aimer toujours plus la petite patrie romande et qu'une vieille femme leur est reconnaissante de l'émotion qu'elle a éprouvée.

Croyez-moi, Monsieur le Rédacteur, allez entendre la *Reine Berthe*, et engagez vos lecteurs à y aller. Pas plus que moi vous ne regretterez votre course. En attendant, je reste votre servante.

TANTE GRITELET.

P.-S. Je parlais tout à l'heure de la soif et de la chaleur que j'ai ressenties sur l'estrade. Je suis heureuse de savoir qu'il n'en a pas été de même pour tout le monde. Faut-il pas que dans le train je me trouve avec de joyeux lurons qui chantaient et riaient.

« Mon père, que je me disais ! Est-il possible de chanter après avoir enduré cette *raveur* tout l'après-midi ? »

L'un d'eux a sans doute vu mon étonnement, car il m'a dit :

— Excusez-nous, Madame, nous sommes bien gais, mais il y a de quoi. Nous sommes journalistes, et, ma foi, on a été si bien reçu par ces Payernois... Vous savez, le *carnolzet*... le jardin du syndic...

— Oh alors, que je lui ai dit ! Inutile de m'en dire plus long. La bonne reine Berthe a pensé à vous quand elle a fait planter la vigne, et sur son testament, il y a une ligne pour vous.

Quant au syndic... je le connais. La bonne reine ne pouvait pas trouver de meilleur exécuteur testamentaire.

Pour copie conforme,

PIERRE D'ANTAN.

Un quartier de Genève vers la fin du XVII^e siècle.

Le Pont-bâti.

Notre génération qui n'a vu que la Genève nouvelle avec ses quais superbes, ses ponts, ses riches habitations, ne peut guère se figurer l'aspect de cette même ville vers la fin du XVII^e siècle. Il vaut certes la peine de lire à ce sujet cette très curieuse page de Marc-Monnier, extraite de son intéressant ouvrage : *Genève et ses poètes* :

Il y avait alors à Genève, nous dit-il, un grand pont, qui était appelé le *Pont-bâti* ; c'était une rue sur pilotis, enjambant le Rhône et couverte de constructions, de boutiques, de fabriques, d'hôtelleries : un grand navire à l'ancre, une bourgade amphibie où l'on vivait presque en matelot ; les celliers construits sur le pont pendaient sur la rivière.

Là, quantité d'industries exploitant l'eau courante nourrissaient 200 familles, juchées les unes par-dessus les autres, dans ces pittoresques fouillis de maisons de bois qui s'entassaient pêle-mêle comme au hasard.

Un poète qui écrivait au pinceau a fort exactement peint ces quartiers d'un autre temps dont il a pu voir les derniers restes. « C'est, dit-il, un pâté de baraques sur le bord du Rhône... rien n'est d'aplomb, les